

GERMAINE TILLION

Un long combat pour la paix

« Je ne connais qu'une race : la race humaine »
Germaine Tillion

Extraits

Editions Glyphe

19 avril 2008

Le cœur de la vieille dame ralentit, ralentit. Elle comprend que ce cœur, qui a été son guide et son compagnon durant toute sa vie sans jamais la trahir, qui a été blessé sans jamais se soumettre, qui a été torturé mais n'a jamais cessé de croire en l'homme, ce cœur est fatigué et qu'il est temps de lui donner congé. Mais avant, sous ses paupières closes, elle revoit toute sa vie se dérouler, comme un film très long : un siècle ! Elle se voit, révoltée comme à vingt ans, signant l'année dernière une pétition contre les expulsions inhumaines des étrangers, ces gens que l'ont dit « sans papiers » et que l'on traite pour cela moins bien que des animaux, comme on a refusé sous d'autres prétextes, la dignité et le nom d'humains aux Juifs, aux Noirs, aux colonisés et à tant d'autres. Et elle a envie d'ouvrir les yeux, de s'asseoir et de dire à son cœur : « Réveille toi mon vieux, il y a encore beaucoup de luttes à mener ! » mais elle reste immobile. Un petit sourire se dessine sur ses lèvres. Elle sait que la chaîne de ceux qui restent éveillés contre l'injustice, le mensonge et la bêtise ne se rompra pas parce que Germaine Tillion meurt à cent un ans aujourd'hui. Elle a confiance.

Part-elle en paix ? Elle répondrait peut être : « J'ai fait ce que j'ai pu. »

1941- 1942

Arrestations

Au printemps 1941, trahis, les pionniers de la résistance sont arrêtés. Dix des camarades de Germaine sont condamnés à mort.

Les murs de Paris sont couverts d'affiches annonçant les exécutions et menaçant de représailles ceux qui oseraient se rebeller.

6 juillet 1941 : les colonels Hauet et de La Rochère sont arrêtés par la Gestapo. Le colonel de la Rochère réussit à faire porter tous les soupçons sur lui et sauve son ami.

Germaine fait des statistiques sur les arrestations. Deux arrestations sur trois sont le fait d'une trahison. Au début, les groupes de résistants ont cherché désespérément le contact avec Londres et n'ont pas toujours pris les précautions nécessaires. Et surtout, l'idée de trahison leur était totalement étrangère.

Elle se retrouve seule en 1941. Malgré cela, elle poursuit ses activités, élargit les connexions avec d'autres réseaux, des réseaux anglais, des groupes dans toute la France. Elle met les gens en contact et cherche à venir en aide à ceux qui sont en danger.

Il faut trouver des « boîtes aux lettres », des gens qui acceptent de garder et de transmettre des messages. Beaucoup de femmes le font. Tout le monde sait que si la Gestapo les arrête, elle les torturera.

En janvier 1942, elle va visiter son professeur Marcel Mauss à qui depuis deux ans on a interdit de donner ses cours à la Sorbonne. Elle le trouve en train de coudre une étoile jaune sur sa veste. Voir l'homme le plus intelligent qu'elle ait rencontré, qui parle dix langues, grelottant, enfermé chez lui, occupé à cette couture infâme ! Elle croit devenir enragée !

Il lui dit : « Vous voyez, autrefois je portais un nœud papillon jaune, aujourd'hui... »

Il se tait. Elle a tellement aimé ce nœud papillon. C'était tout lui ! Papillon comme son esprit libre et léger et jaune acide comme son humour.

« Devinez-vous ce que cela signifie ? » lui demande-t-il en montrant l'étoile. Germaine reste silencieuse.

« Cela signifie l'ex-ter-mi-na-tion. » dit-il.

Germaine est effarée. D'autant plus bouleversée que Marcel Mauss a toujours été clairvoyant et qu'il connaît l'Allemagne « jusqu'au cœur ».

Il lui dit qu'il ne veut pas quitter Paris car sa femme est très malade, et lui montre le révolver chargé en permanence qu'il garde à portée de la main. Il se dit prêt à tirer sur ceux qui viendraient l'arrêter. Lui, tirer sur quelqu'un ? Elle se demande si son projet n'est pas plutôt d'échapper définitivement au fanatisme des nazis.

En partant, le cœur serré, elle se souvient de la première phrase du cours de Mauss à l'institut d'ethnologie : « Il n'existe pas de peuple non civilisé »

Ses dix camarades doivent être exécutés en février 1942. Elle tape à toutes les portes, pour essayer d'arracher leur grâce. Elle va parlementer avec des gens méprisables, elle écrit, elle supplie. En vain.

Germaine désespérée, atterrit chez son professeur : Louis Massignon. Elle vient partager son indignation, sa douleur, son impuissance avec cet homme si sûr. Elle lui raconte qu'un prêtre, le chanoine Tricot, a déchiré sous ses yeux une demande de grâce en faveur des sept condamnés à mort, signée par le cardinal Baudrillart. : « Les gens qui travaillent contre l'Allemagne ne méritent pas qu'on les sauve. Je n'ai pas de temps à perdre pour des condamnés à mort. » A-t-il dit avec un sourire sadique et en riant il lui a désigné la porte.

Sur son lit de mort encore, ressent-elle la colère d'autrefois ? Voit-elle défiler tous les condamnés à mort de sa vie sous ses paupières closes ?

Sur les dix condamnés, les trois femmes, Yvonne Odon, Sylvette Leleu et Alice Simonnet, ne seront pas exécutées. Les sept hommes sont fusillés le 23 février 1942 au Mont-Valérien. Germaine les connaît tous. Jules Andrieu, grand mutilé de guerre et le petit René Sénéchal, qui n'a pas dix-huit ans, Lewitsky, Pierre Walter, Ithier, Nordmann et Boris Vildé. Né en 1908 à Pétrograd, naturalisé français en 1936, en parlant de la France Boris disait « Ma France ». Il parlait aussi bien allemand, français que russe. C'est un des premiers résistants et l'un des premiers sacrifiés. Tandis que ses compagnons sont déjà exécutés, Germaine est encore en train de faire des démarches pour tenter de les sauver.

Un avocat remet à Germaine le journal d'un des morts où il indique le nom de celui qui les a trahis. Elle sera chargée de l'affreuse tâche d'avertir leurs familles et d'écouter le prêtre allemand qui les a accompagnés faire le récit de leurs derniers moments. Jamais elle n'oubliera un détail de ce récit.

Il gèle. Le camion qui transporte les condamnés n'a pu monter la côte. Il a fallu porter Andrieu, un grand blessé de la guerre de 14-18. Ils ne sont fusillés que tard dans l'après-midi. En attendant, Boris Vildé parle philosophie avec ses camarades.

C'est en mémoire d'hommes comme Boris Vildé et Anatole Lewitzki assassinés ce jour-là, et qui symbolisaient une ouverture de la France au delà des frontières que Germaine appela plus tard leur réseau « Réseau du musée de l'homme ». Surtout pour le beau nom d'« homme » explique-t-elle.

En juillet 42, elle organise l'évasion d'une jeune communiste : Juliette, qui avait été infirmière pendant la guerre d'Espagne. Son frère, maire communiste d'Ivry, a été arrêté par le gouvernement de Pétain, désigné comme otage et fusillé.

Juliette est arrêtée par la police française, emprisonnée puis transférée à l'hôpital Rothschild pour une opération bénigne. Alors Germaine fait passer une somme d'argent à une infirmière et une adresse pour que Juliette traverse la ligne de démarcation. Dans l'après-midi Germaine était allée enlever quasi de force le père et la mère de Juliette pour les cacher dans une petite villa qu'une collègue du musée, Jeanne Cuisinier, lui avait prêtée. Ces braves gens n'arrivaient pas à croire qu'on allait les abattre comme des lapins et que c'était Pétain, leur soi disant sauveur, qui en donnerait l'ordre.

[...]

1955-1962

La guerre d'indépendance d'Algérie.

Germaine se trouve plongée dans ce que les Français appelleront : la guerre d'Algérie, et les Algériens : la guerre d'indépendance.

Prise entre sa fidélité à la France et son attachement profond aux Algériens, elle mesure toute l'horreur, toute l'absurdité de cette guerre. D'un côté l'armée française qui vient d'échapper au péril nazi utilise la force pour maintenir des humains dans une situation de sous-hommes, et en face, des hommes tirent sur cette armée au nom des valeurs françaises : liberté, démocratie, égalité, résistance légitime des opprimés, droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Si en 1954, ses vieux amis paysans de l'Aurès appelaient les premiers combattants des « hors la loi », un an plus tard ils les appellent les « moussebbilin » : ceux qui se sacrifient. Comme en occident seulement dix ans auparavant, en Algérie, de jeunes résistants donnent volontairement leur vie pour lutter contre l'oppression dans l'espoir d'offrir un avenir à leur peuple. « Moussebbilin » : ceux qui meurent sur le chemin pour permettre à la caravane d'avancer. Par la suite les Kabyles les appelleront simplement : « « yeu-negh » : les nôtres.

Germaine n'oublie pas que dans cette affreuse guerre, la première bombe qui a explosé dans la casbah est une bombe française.

Le FLN envoie des assassins à El Alias, sachant que l'armée en représailles fera un carnage qui détournera les Musulmans encore attachés à la France. En effet l'armée pour venger 57 morts, tue entre 10 000 et 20 000 Algériens. Et Jacques Soustelle au lieu de calmer les esprits, sous le coup de l'émotion, décide l'escalade dans la violence.

Dès 1955 Germaine entend parler par ses amis algériens d'interrogatoires brutaux par la police ou l'armée françaises. Mouloud Feraoun, un instituteur, l'un des premiers grands écrivains algériens en langue française, l'un des premiers volontaires pour les services sociaux, vient la voir pour l'informer. Il exprime son angoisse face aux tortures, à la peur qui règne. Germaine est révoltée.

A mesure que les attentats, les combats, les massacres se succèdent, Germaine assiste à des scènes insupportables : « *Lorsque les soldats allemands, à Ravensbrück, parlaient des Françaises de la Résistance, ils utilisaient les mêmes injures que j'ai retrouvées, dix années plus tard, dans la bouche des Français, militaires où civils, qui écrasaient les Algériens au nom de l'Algérie française.* » Les mêmes mots. « *J'en ai eu honte. Nous étions des vermines pour les SS. Les Arabes étaient des vermines pour certains Français.* » Et cela elle ne le supporte pas.

Pourquoi ne discute-t-on pas avec les nationalistes algériens? Pourquoi veut-on seulement les faire taire ? Se demande-t-elle. Lorsque l'on combat autre chose que des humains, on ne discute pas, on élimine. On ne discute pas avec des rats ou des moustiques. Est-ce que les dirigeants français ne croient pas en l'humanité des Algériens ? Toutes ces pensées la torturent. Elle pense que quand un humain ne

reconnaît plus son semblable dans un autre humain, c'est bien un désastre moral. Elle a déjà failli en être broyée. Et elle est de nouveau plongée dans ce désastre.

Germaine sait dans sa chair, dans son cœur, dans sa mémoire, que si on ne les considère pas comme des humains, on accule ses adversaires au silence et au désespoir. C'est la situation la plus dégradante qui soit. Et la plus dangereuse.

Bientôt, non seulement la torture va se généraliser, mais aussi la peine de mort. Et les attentats vont se multiplier.

[...]

9 août 1957

2^e rencontre avec Yacef Saadi

Le 8 juillet 1957, à Paris, Germaine rencontre André Boulloche, directeur de cabinet du président du Conseil, héros de la résistance dont la mère, comme la sienne, est morte à Ravensbruck. Elle lui fait le récit de son entrevue avec Yacef Saadi, sans parler, bien sûr, du rôle qu'a joué son amie Fatiha Hamdiken et elle lui explique que si les Français renoncent aux exécutions capitales, et que les Algériens cessent les attentats terroristes, il y a possibilité d'un dialogue, de négociations au plus haut niveau.

« C'est ce que je souhaite. Je vous remercie au nom de la France » dit André Boulloche et il lui demande de repartir pour amorcer le dialogue. Mais il l'avertit : « Je ne pourrai pas assurer votre sécurité. Ce sera à vos risques et périls. »

Germaine dit simplement : « *D'accord, mais pas de saloperies* » Il a bien compris qu'elle lui demandait de ne pas la faire suivre pour arrêter ensuite les gens qu'elle rencontrerait. « Vous avez ma parole d'honneur » a-t-il répondu.

Elle partira à Alger le 24 juillet, sachant bien quels sont les risques et les périls qu'elle devra affronter. Elle accepte, dit-elle « *Par patriotisme et à cause de l'extrême compassion que m'inspirent les malheurs du peuple algérien.* » Elle prend toutes les précautions pour que la rencontre prévue ne fasse courir aucun risque à ses interlocuteurs.

Boulloche était d'accord pour arrêter les exécutions mais elles continuent, pourtant. A présent, chaque fois que des résistants algériens sont guillotins, des bombes explosent dans les villes. C'est sang pour sang. Et Germaine va se trouver au milieu. Prise entre deux feux.

Germaine reçoit une lettre de Yacef Saadi. Elle lui répond qu'elle continue à faire ce qu'elle peut pour que cessent les exécutions.

17 juillet 57 : Condamnation à mort de deux jeunes terroristes musulmans et de deux de leurs complices.

18 juillet : six bombes explosent à Alger. Deux morts et huit blessés dont une jeune fille.

Elle écrit à Yacef : « *Après cela, que dois-je faire ? Dois-je continuer à parlementer si vous ne cessez pas les attentats ?* »

Yacef Saadi lui écrit des lettres codées où il l'appelle « ma cousine » pour l'avertir que si les deux jeunes filles emprisonnées étaient exécutées cela mettrait Alger à feu et à sang. En face, le gouvernement français laisse faire l'armée. Le ministre de la défense, André Morice déclare : « Puisque les Arabes demandent qu'on arrête les exécutions, on va en faire deux fois plus ! »

20 juillet : Louis Mangin la convoque à 15h pour lui apprendre que trois nouveaux prisonniers vont être exécutés. Elle reçoit cette nouvelle comme un coup de couteau. Elle retrouve l'horreur qu'elle a connue lorsque prisonnière, avant de partir pour Ravensbrück, pendant plusieurs mois, elle n'a cessé de dire adieu à des camarades

qu'on emmenait au poteau d'exécution. Le chagrin, la rage qu'elle éprouvait alors, sont encore vivants en elle. La peine de mort, elle ne peut pas la supporter. Elle se retrouve dehors, brisée, en larmes. Elle se réfugie dans sa voiture et elle sanglote pendant une heure. Elle ne peut cesser de penser à ces hommes qui vont être guillotins et qu'elle ne sauvera pas.

Elle va voir son professeur, Louis Massignon, mais les larmes l'étouffent, elle ne peut pas parler. Elle reste ainsi, perdue, éperdue, jusqu'à une heure du matin où elle décide de poster une lettre à Yacef. Dans ces messages au code simple, votre mère = l'Algérie, les gosses = la population algérienne, mon vieux père = le gouvernement français, mon oncle = le général de Gaulle, elle lui demande encore d'épargner les vies humaines.

Le 24 juillet elle part donc pour Alger, « *effrayée par l'incohérence de la politique française* ».

25 juillet : Les trois exécutions annoncées ont eu lieu au matin. L'avocat qui a assisté les malheureux est parti en sanglotant. On rapporte à Germaine les détails de ces exécutions. Elle n'a qu'un commentaire : « *Pire encore que de notre temps.* »

Elle ne le sait pas encore mais c'est aussi ce jour-là que Maurice Audin, un jeune mathématicien, membre du parti communiste algérien est étranglé sur la table de torture par un nommé Charbonnier, parachutiste.

14H : elle accompagne à l'aérodrome Nelly Forget et Chafika, libérées, après leur procès. Nelly avait été arrêtée en février pour avoir pris en voiture une femme, soupçonnée à tort d'attentats. Elle a fait six mois de prison.

18h elle rencontre un envoyé de Yacef Saadi qui lui fait comprendre qu'il y aura des représailles en réponse aux exécutions.

26 juillet : Elle veille sur les éducateurs qui ont été emprisonnés, torturés puis libérés. Eliane et Jacques Gautron, Denise Walbert et tant d'autres ! Elle les accompagne jusqu'à l'avion, elle attend qu'il décolle tant elle a peur qu'on les enlève pour les torturer encore, comme cela est parfois arrivé. Elle se méfie de tout. Il n'y a plus de loi. C'est la jungle à Alger en 1957.

27 juillet : huit attentats ont lieu à Alger, une bombe explose tout près de l'endroit où Germaine a rendez-vous avec un envoyé de Yacef. Elle lui dit « *Si c'est comme ça, je m'en vais.* » et elle lui tourne le dos. Elle passe une nuit en colère et au matin elle apprend qu'il n'y a eu aucune victime.

28 juillet : Elle va à la prison de Barberousse à Alger rencontrer les deux jeunes femmes de vingt ans condamnées à mort et tous ceux qu'elle pourra reconforter. « *Je crève de honte et de chagrin.* » dit-elle. Après avoir subi l'oppression des nazis, se retrouver dans le camp des oppresseurs est pour elle déchirant. Elle écrit pour obtenir la grâce des jeunes filles.

29 juillet : elle reçoit des nouvelles de Mohammed Mahious, un employé des services sociaux, arrêté, torturé, jamais jugé et interné, dont on avait perdu la trace. Il est vivant ! Au moins une bonne nouvelle !

Le courrier avec Yacef Saadi continue malgré les horreurs, les déceptions, les colères. Chacun cherche un terrain d'entente mais Yacef lui écrit « *Je vous avoue que je suis*

de plus en plus sceptique quant aux sentiments humanitaires de votre père. (le gouvernement français) » Mais il sait que Germaine fait tout ce qu'elle peut.

30 juillet. A la prison de Barberousse elle rencontre encore les deux jeunes filles condamnées à mort, Djemila Bouhired et Djemila Bouazza et tente les rassurer. Elle rencontre aussi les prisonniers que l'on a appelés « Chrétiens progressistes », puis des membres des centres sociaux qui la reconnaissent avec émotion. A chacun elle demande de réfléchir à l'avenir, elle leur parle de leurs futures études, d'un monde à bâtir, « après ».

Pourtant elle n'est pas si optimiste que cela. Elle pense que si on ne parvient pas à sortir de cette spirale de la violence, « *ce pays est foutu, irrémédiablement.* »

Elle s'isole dans un petit appartement dans la Casbah, chez une vieille dame, dans l'espoir d'une entrevue avec les grands chefs du FLN. Ce sera impossible. Elle rencontrera quand même Yacef Saadi.

La vieille dame qui la reçoit lui parle des vrais Français (les bons) et des faux (les mauvais). Elle lui dit qu'on trouve de vrais Français même chez les parachutistes et cite ceux qui sont venus dans la journée arrêter un homme et l'un d'eux, la nuit qui est revenu nourrir les enfants. Elle la fait rire en lui disant que « la langue française est si belle qu'il faut avoir la bouche fine pour la parler. » Elle décrit les actes méprisables que certains parachutistes se permettent sur la population, devant une foule silencieuse.

Dans la casbah, personne n'a oublié le premier attentat, rue de Thèbes, commis par des Français, qui a causé soixante dix morts.

Le vendredi 9 août : elle rencontre enfin, de nouveau, Yacef Saadi.

Il l'accueille en disant : « J'ai appris que vous aviez échappé à un attentat. »

D'un ton très froid elle lui répond : « S'il y avait eu une seule victime, je faisais immédiatement ma valise pour entrer en France. Nous pouvons remercier Dieu. »

Très gai il réplique : « Ce n'est pas Dieu qu'il faut remercier mais moi. Toutes les précautions étaient prises. »

Alors elle se radoucit : « Je vous remercie monsieur. Je vous remercie d'autant plus que je sais que rien n'a été fait de notre côté dans le sens humain que j'ai souhaité. »

Germaine ne pense pas : c'est une victoire pour moi. Non, elle pense : c'est une victoire pour eux, pour le FLN. Mais elle est bien la seule à comprendre ainsi la signification des événements.

La conversation est animée. Ce n'est plus comme la première fois. Maintenant elle sait qui il est, quel est son rôle dans le combat pour l'indépendance. Il assure la coordination de l'action politique et militaire, il lui dit qu'il lui faudrait trois jours, si on lui en donnait l'ordre, pour arrêter le feu sur toute l'Algérie. Germaine mesure alors son importance.

Elle est stupéfaite de l'entendre exprimer son attachement à la France, à la culture française. Il parle d'entente, espère qu'après la guerre des liens étroits se noueront entre les deux populations. Si l'indépendance de son pays est un idéal pour lequel, il le répète, il a accepté de mourir, il ne se fait pas d'illusion sur les difficultés que rencontrera son pays. Il imagine une coopération avec la France.

Germaine apprend le lendemain, qu'il y a eu dans la nuit deux autres exécutions capitales à Alger.

Elle sait parfaitement comment se déroule la macabre cérémonie. Ils viennent chercher les condamnés à 3H du matin dans la prison de Barberousse pour les guillotiner. Dans la casbah voisine, toute la nuit retentissent les cris de désespoir et de rage. Le sang coule dans la cour jusque sur le trottoir. Elle se sent impuissante. Devant les hommes qui détiennent le pouvoir, elle ne plie pas, ses amis admirent sa fermeté d'âme mais elle n'a pas le cœur si bien accroché que ça. Sa force lui est toujours venue de ses convictions. Mais devant l'horreur, elle n'est pas forte, elle est là, c'est tout. Elle ne recule pas mais tant d'acharnement pour la mort la dépasse.

Elle s'attend, tous les musulmans s'attendent, à des représailles sanglantes. Germaine écrit quand même à Yacef Saadi pour le supplier d'arrêter la surenchère meurtrière. Elle lui demande d'être assez généreux, assez intelligent pour adopter cette position modérée seul et sans espoir d'aucune contrepartie. Il répond à cette lettre en annonçant qu'il n'y aura pas de représailles. Il n'y en a pas eu.

La position de Germaine en Algérie est si douloureuse qu'elle en tombe malade. Elle est trop tiraillée. Elle hait les bourreaux, mais ils sont dans les deux camps. Souvent en colère contre le FLN elle comprend sa lutte, elle est aussi en colère contre les Français. Elle a honte de son pays. A chaque enterrement d'une victime du terrorisme, des Français d'Alger agressent des passants musulmans. Au cours de ces crises de fureur il y a des morts, des blessés, des magasins pillés. Les paroissiens de Bab-el-Oued, un quartier populaire d'Alger, sévèrement critiqués par leur curé, vont rendre à leur épicier arabe qu'ils connaissent depuis trente ans, ce qu'ils lui ont volé la veille. Hélas, on ne ressuscite pas les morts.

Le 12 août 57, la veille de son départ, deux terroristes sont guillotins. Pour avoir participé à des attentats en 1954 et 56. Désespérée, écoeuvée, elle écrit une lettre à Yacef Saadi. Pour la première fois elle le tutoie. *« Je veux que tu saches que j'ai à ton égard une dette de reconnaissance, à cause de cette promesse que tu as eu la générosité de me faire, librement, (sans contrepartie, hélas). Sache que je ne l'oublierai jamais : tant qu'un petit espoir de te sauver, toi et tes frères, subsistera, je me tairai et j'obéirai. Mais le jour où il n'y aura plus aucun espoir, ce jour-là je parlerai et je te rendrai justice. Mais il y a encore de l'espoir et il repose entièrement sur tes épaules, ne l'oublie pas. »* Elle est d'une telle sincérité qu'il en est touché. Il n'y a pas d'attentat. Elle recevra à Paris une lettre où il dit que sa promesse d'épargner les civils tient toujours. Il signe : « votre filleul, Gaston »

[...]

1999

En 1999 elle est élevée à la dignité de Grand-croix de la Légion d'honneur, il n'y a que six femmes qui ont obtenu cette distinction*, dont son amie Geneviève de Gaulle. Elle choisit le général de la Bolliardière comme parrain parce qu'il a refusé la torture en Algérie.

On a souvent demandé à Germaine Tillion comment il se faisait qu'avec une vie aussi extraordinaire elle soit restée presque inconnue du grand public. « *J'avais plus de curiosité scientifique que d'ambition personnelle.* » répondait-elle avec son sourire malicieux. Mais elle ajoutait : « *J'ai en revanche de l'ambition pour l'humanité. Je voudrais qu'elle survive, qu'elle ne s'extermine pas elle-même. Et je crois aussi qu'il y a de bons côtés chez les êtres humains et que ces bons côtés peuvent devenir dominants. Mais je me méfie beaucoup des mauvais côtés.* »

- Comment rectifier ces mauvais côtés? lui demandait-on

Elle a toujours eu la même réponse : « *On peut libérer les bons côtés de notre espèce seulement par l'information et l'instruction de tous et cela commence par les femmes car elles sont la base stable de la société. C'est pourquoi les sociétés qui écrasent les femmes, qui bloquent leur avenir, se condamnent elles-mêmes à la clochardisation.* »

* Geneviève de Gaulle, résistante, créatrice d'ATD Quart-Monde. Valérie André, Résistante, première femme médecin général dans l'armée ; Jaqueline Worms de Romilly philologue, Simone Rozès, première présidente de la cour de cassation et Christiane Desroches Noblecourt, égyptologue célèbre.

2000- 2006

2000 : A 93 ans elle signe une pétition pour que soit reconnue officiellement la pratique de la torture pendant la guerre d'Algérie et un appel demandant à la France de condamner officiellement la torture.

On lui demande comment il se fait que soudain on l'écoute et on parle d'elle. Elle répond alors avec son petit sourire : « *A 93 ans, on ne fait plus de concurrence à personne, voilà pourquoi on m'admire.* »

On vous a oubliée longtemps, non ? « *Je ne m'en suis pas rendu compte, j'étais trop occupée. J'avais du grain à moudre, mais pas pour moi.* » répond-elle.

En **2001** à 94 ans, en mettant de l'ordre dans ses archives, elle découvre des clichés qu'elle avait pris dans le massif des Aurès en 1934. Ils composeront un magnifique témoignage sur un monde disparu : « *L'Algérie aurésienne* ». Elle publie aussi : « *A la recherche du vrai et du juste* »

2002 : mort de Geneviève de Gaulle-Anthonioz, son amie de déportation qui lui a dit : « *Quelle chance d'avoir traversé le mal à tes côtés, puisqu'en te voyant nous pouvions croire au bien, puisque nous pouvions encore espérer.* » « *Tu nous a donné une chose qui est très précieuse et que nous avons vraiment le désir de transmettre à nos descendants, c'est la reconnaissance de la valeur et de la dignité de chaque être humain.* »

En **2004** elle lance avec d'autres intellectuels français un appel contre la torture en Irak.

Elle juge aberrante la façon dont les Etats-Unis luttent contre le terrorisme. Elle rêve d'un dialogue mondial. Pour elle ce sont les points douloureux de la terre qui engendrent le terrorisme. Elle propose de les examiner, ces points douloureux, et de les soigner, avec douceur. Car « *Mettre une violence contre la violence, c'est la chose la plus sottise qu'on puisse faire.* »

2005 : Germaine a la joie de téléphoner à Mouloud. Celui qui était son jeune interprète a quatre vingt-trois ans ! La petite fille de Moulud écrit à Germaine : « *Merci pour les beaux souvenirs que vous avez partagés avec mon grand-père. Merci d'être la femme que vous êtes.* »

[...]